



SCÈNE VIII

# LE DROIT D'AINESSE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE.

PAR MM. N. FOURNIER ET ARNOULD.

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DU GYMNASE-DRAMATIQUE,  
LE 28 OCTOBRE 1848.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. D'ERCEVILLE, vieil ami de la famille Delaunay.....	M. DELMAS.
FRÉDÉRIC DUPLESSIS, jeune avocat.....	M. MONTDIDIER.

PERSONNAGES.	ACTRICES.
JULES HÉBERT.....	M. DESCHAMPS.
M <sup>me</sup> DELAUNAY.....	M <sup>me</sup> LAMBOUIN.
CLÉMENCE, sa fille aînée.....	M <sup>lle</sup> FERRAND.
FANNY, sa fille cadette.....	{ M <sup>lle</sup> DESIRÉE. M <sup>lle</sup> MELCY.

*La scène est à la campagne, chez M<sup>me</sup> Delaunay.*

Nota. S'adresser pour la musique, à M. HIRAZA, bibliothécaire et copiste, au théâtre.

Un salon ouvert sur un jardin; porte au fond; portes latérales. A gauche du public, un guéridon sur lequel est un album ouvert. A droite, une table garnie de papiers.

## SCÈNE PREMIÈRE.

D'ERCEVILLE, M<sup>me</sup> DELAUNAY (1).

D'ERCEVILLE. Vous avez tort, ma chère dame, vous avez tort.

M<sup>me</sup> DELAUNAY. Non... je n'en conviendrai pas.

D'ERCEVILLE. Ne pas vouloir marier votre fille cadette!

M<sup>me</sup> DELAUNAY. C'est tout simple. La petite voudra bien attendre que sa sœur soit mariée. C'est mon idée.

D'ERCEVILLE. Permettez... Ma vieille amitié me donne le droit de vous parler avec franchise. Eh bien, pour une femme d'esprit, vous avez des préventions...

M<sup>me</sup> DELAUNAY. Je ne veux pas qu'il arrive

(1) Le personnage placé en tête de chaque scène tient la gauche du public, et ainsi de suite.

à ma fille aînée ce qui m'est arrivé. J'avais, comme elle, une sœur de quatre ans plus jeune que moi. On la maria la première, et je sais, hélas! ce qu'il en coûte d'attendre.

D'ERCEVILLE. Vous n'avez pas beaucoup perdu en épousant ensuite mon ami Delaunay, un riche négociant.

M<sup>me</sup> DELAUNAY. Non, sans doute; mais je me sentais humiliée d'avoir déjà des neveux et des nièces avant qu'il me vint un mari. Ma sœur allait dans le monde, donnait des bals, et recevait une foule d'hommages; tandis que moi, son aînée, j'étais encore obligée de rougir et de baisser les yeux... et c'était ma petite sœur, une enfant que j'avais bercée, qui protégeait mon innocence!... C'était d'une inconvenance!... aussi j'étais jalouse!... Oh! quel sentiment pénible!... et pour l'épargner à Clémence...

D'ERCEVILLE. Vous l'inspirerez peut-être à sa sœur.

M<sup>me</sup> DELAUNAY. C'est bien différent... une enfant!

D'ERCEVILLE. Une enfant!.. prenez-y garde vous la laissez grandir sans y faire attention.... Songez donc qu'elle a dix-sept ans bientôt.

M<sup>me</sup> DELAUNAY. En eût-elle vingt, on ne lui fait pas de passe-droit à elle.

D'ERCEVILLE. Mais, enfin, si elle plaisait à quelqu'un?..

M<sup>me</sup> DELAUNAY. On ne plaît pas, monsieur; on attend. Le droit de naissance d'abord.

D'ERCEVILLE. Mais le droit de conquête?..

M<sup>me</sup> DELAUNAY. Le droit de conquête ensuite!

AIR : Un homme pour faire un tableau.

Il faut qu'elle attende son tour.

D'ERCEVILLE.

Ainsi donc, votre politique  
Voudrait appliquer à l'amour  
La méthode chronologique!  
Si les chiffres parlent plus haut  
Que des raisons plus délicates,  
L'art de plaire sera bientôt  
L'art de vérifier les dates.

D'ERCEVILLE. Écoutez, ma chère voisine, ce droit d'aînesse peut avoir ses avantages; mais il faut au moins qu'on veuille l'exercer, et votre fille aînée ne paraît pas pressée d'en faire usage. Elle ne tient pas de vous sous ce rapport.

M<sup>me</sup> DELAUNAY. Elle a le droit d'être difficile.

D'ERCEVILLE. Je le veux bien; mais d'après le programme des qualités qu'elle demande, je ne vois guère que des héros de romans qui pourraient lui convenir... des héros d'anciens romans, bien entendu.

M<sup>me</sup> DELAUNAY. Eh bien, c'est ce qui vous trompe.

D'ERCEVILLE. Elle aurait modifié son programme?

M<sup>me</sup> DELAUNAY. Hier je l'ai interrogée, elle m'a montré quelque repentir de sa fierté passée, et, reconnaissante de ce que je la laisse entièrement libre, elle m'a avoué que s'il se présentait pour elle un parti convenable, elle ne croyait pas avoir d'objection à faire.

D'ERCEVILLE. A la bonne heure. Ce que je demande, c'est de les voir heureuses toutes deux; et si j'emporte avec moi cette conviction...

M<sup>me</sup> DELAUNAY. Vous nous quittez donc décidément?

D'ERCEVILLE. J'étais venu demeurer avec vous, pour surveiller vos intérêts, mais les miens me rappellent à Toulouse. (*Il passe vers la table à droite et y prend des papiers.*) Avant de partir, je vous rendrai mes comptes, que vous trouverez fort bien en règle, grâce à l'habileté de notre jeune avocat, monsieur Frédéric, qui m'a aidé à débrouiller la succession de votre mari; encore un de mes protégés, que Clémence a refusé il y a un an, comme tant d'autres, après la première entrevue.

M<sup>me</sup> DELAUNAY. Aussi n'aurais-je jamais osé recourir à ses bons offices.

D'ERCEVILLE. N'ayez pas peur... c'est un bonnet jeune homme, et malgré le dépit qu'il a montré dans le premier moment, il n'a pas de rancune; il l'a prouvé depuis deux mois, en venant ici trois ou quatre fois par semaine... C'est commode... en sortant du palais il prend le chemin de fer... la vapeur va si vite, et les plaidoieries sont si longues!

AIR du Premier pris.

Quand on a plaidé son affaire,  
On peut, s'esquivant de la cour,  
Pendant que parle l'adversaire,  
A la campagne faire un tour;  
On arrive, on s'installe, on cause,  
On déjeune même au besoin,  
Et puis quand on revient, la cause  
En est encore au même point.  
La cause en est au même point.

Quelque jour peut-être vous aurez d'autres preuves de ses bons sentiments. En attendant, il mettra sous vos yeux la situation claire et nette de votre fortune. Il y a encore une vingtaine de mille francs de la succession de votre cousin d'Herissel. Son exécuteur testamentaire viendra vous les remettre... ainsi, plus de difficultés.

M<sup>me</sup> DELAUNAY. Ah! mon ami, que de reconnaissance!

D'ERCEVILLE, montrant Frédéric qui entre. Voilà celui à qui vous devez le plus.

M<sup>me</sup> Delaunay, d'Erceville.

## SCÈNE II.

M<sup>me</sup> DELAUNAY, FRÉDÉRIC, D'ERCEVILLE.

FRÉDÉRIC, *saluant*. Madame... Bonjour, monsieur d'Erceville. Pardon ! je suis entré sans me faire annoncer. Je vous dérange, peut-être... (*Bas à d'Erceville.*) Avez-vous parlé ?

D'ERCEVILLE, *bas*. Oui, oui.

M<sup>me</sup> DELAUNAY. Nos relations d'affaires sont terminées, monsieur ; mais je sais que j'ai contracté envers vous une dette. Vous permettez à mon amitié de l'acquitter.

FRÉDÉRIC. Madame...

M<sup>me</sup> DELAUNAY. Ma maison vous sera toujours ouverte comme auparavant, et, pour commencer, je vous prie de passer la journée toute entière avec nous.

FRÉDÉRIC, *à part*. Je ne l'ai jamais vue si aimable.

M<sup>me</sup> DELAUNAY. Je vous salue... J'ai quelques ordres à donner... vous permettez ?

FRÉDÉRIC. C'est me traiter en ami.

Elle sort.

## SCÈNE III.

FRÉDÉRIC, D'ERCEVILLE, FANNY, *entrant par la droite au moment où M<sup>me</sup> Delaunay sort par la gauche.*

FANNY. Eh bien ?

FRÉDÉRIC. Ah ! Fanny !...

FANNY. Bonjour, monsieur... (*A d'Erceville.*) Maman vous quitte, vous lui avez parlé ? Consent-elle ?

FRÉDÉRIC. J'ai bonne espérance, mademoiselle. (*A d'Erceville.*) Dites-nous vite.

FANNY. Oui, bien vite... j'étais là aux aguets.

FRÉDÉRIC. A-t-elle fait beaucoup de difficultés ?

FANNY. Avez-vous eu beaucoup de peine à obtenir ? Répondez donc.

D'ERCEVILLE. Et le moyen ? vous parlez toujours.

FANNY. Je me tais. Eh bien ?

D'ERCEVILLE. Eh bien ! ma chère Fanny, je n'ai pas de bonnes nouvelles à vous donner.

FANNY. Plaît-il ?

FRÉDÉRIC. Pourtant la manière dont M<sup>me</sup> Delaunay m'a parlé... cette invitation de rester...

D'ERCEVILLE. Elle vous fait bon accueil parce qu'elle ne soupçonne pas même vos

intentions. Si elle s'en doutait, tout serait perdu. (*A Fanny.*) Il faut que votre sœur se marie la première. C'est une idée si bien arrêtée dans son esprit, que je n'ai pas osé lui dire...

FANNY. Vous avez eu tort ; il y aurait eu un éclat.

D'ERCEVILLE. Et ensuite ?

FANNY. Ensuite, je... Mon Dieu ! que c'est ennuyeux ! qu'est-ce que nous allons devenir ?

D'ERCEVILLE. Ne vous désolerez pas, Clémence trouvera un mari.

FANNY. Mais si elle refuse toujours comme elle a déjà fait... Il devrait y avoir une loi qui obligât nos grandes sœurs à se marier à un certain âge, ou à nous céder leurs droits... Croyez-vous que ce soit agréable, à dix-sept ans bientôt, d'être traitée comme une petite fille, de voir que toutes les préférences, tous les éloges sont pour Clémence ? Je chante mieux qu'elle assurément ; mais que quelqu'un se présente dans la maison, on fait briller sa voix, et moi, l'on me fait taire. Au bal, elle valse, elle polke, monsieur ! et moi, quand par hasard on m'emène, on me défend d'accepter, car je suis invitée aussi souvent qu'elle ; bien des gens me trouvent aussi aimable. Et vous, qu'en pensez-vous ?

D'ERCEVILLE. Moi, je n'ai pas les yeux d'un amant, pour choisir entre vous deux.

FANNY. Oh ! cela veut dire que vous préférez ma sœur. Mais je ne vous en veux pas... car je lui rends justice à cette chère Clémence... et certainement je l'aimerais bien, si seulement elle voulait aimer quelqu'un ; voilà tout ce que je lui demande. Mais il n'y a pas de danger !... les prétendus ont beau se présenter, celui-ci est trop jeune, celui-là est trop fat ; l'un est trop riche, l'autre ne l'est pas assez. La consommation est effrayante, surtout depuis un an, tenez, depuis que M. Frédéric a ouvert la liste.

FRÉDÉRIC. Il est vrai ; désirant, d'après le vœu de mon père, m'allier à la famille de madame Delaunay, j'osai me mettre sur les rangs.

FANNY. Et vous avez été bien reçu ! elle me dit dans le temps qu'elle ne voulait pas d'un avocat... moi, cela m'est égal, je ne regarde pas à l'état... C'est vrai ! pourvu qu'on ait un mari !... (*se reprenant*) qui vous plaise... c'est l'essentiel.

FRÉDÉRIC. J'avoue que je n'espérais pas, au refus de votre sœur, avoir le bonheur d'être agréé par vous.

FANNY. J'ai bien vu cela, vous alliez vous retirer comme les autres ; mais je me suis dit : Pas d'amour-propre déplacé ! si j'étais l'aînée, on commencerait par moi ; c'est une préfé-

\* Frédéric, Fanny, d'Erceville.

rence forcée. Eh bien ! tâchons d'être plus aimable que ma sœur, et tout doucement, l'on s'apercevra que je suis au monde. C'est ce qui est arrivé ; et quand j'ai vu enfin que quelqu'un s'occupait de moi, j'é vous avoue que j'ai été bien contente.

Ain de Turenne.

A seize ans, une demoiselle  
Est fort inquiète, vraiment ;  
Puis-je plaire ? suis-je assez belle ?  
Voilà, monsieur, c'est effrayant,  
Ce qu'on se dit à chaque instant.

Dans tous les yeux on cherche sa sentence,  
D'un pareil doute on veut se délivrer ;  
Et le premier qui vient vous rassurer,  
On l'aime... par reconnaissance.

D'ERCEVILLE. Allons, allons, prenez patience ; votre sœur commence à se lasser de ses rigueurs et paraît disposée à changer de système.

FRÉDÉRIC. Ah !

FANNY. Elle accepterait un mari ?

FRÉDÉRIC. Vous croyez ?...

D'ERCEVILLE. Je le crois.

FANNY. Il faut lui en trouver un.

D'ERCEVILLE. C'est cela.

FANNY. Un bon... si vous l'épousiez ?

D'ERCEVILLE. Moi?... Voudriez-vous de moi ?

FANNY. Non, parce que je suis engagée ; mais Clémence, qui n'aime personne...

D'ERCEVILLE. C'est vrai.

FANNY, étourdi. Alors je me dis : Puisqu'elle dédaigne tous ceux qui sont jeunes, beaux...

D'ERCEVILLE. En effet ! puisqu'elle les dédaigne...

FANNY. Elle vous trouvera peut-être de son goût.

D'ERCEVILLE. Elle me trouvera peut-être de... (*S'apercevant qu'elle rit.*) Ah ! petite espiègle ! Tenez, dans votre intérêt, je vous conseille de chercher un autre prétendant ; et jusque-là, ayez soin qu'on ne vous soupçonne pas d'intelligence !

FANNY. Je crois bien ; si ma sœur s'en doutait, elle serait capable de rester fille... par méchanceté.

D'ERCEVILLE. Quelle prévention !... mariez votre chère Clémence, et rien n'est désespéré. Je vais surveiller quelques préparatifs de départ.

FANNY. Et moi, je vais faire la liste de tous les jeunes gens que nous avons vus cet hiver. Dans huit jours, je veux qu'on m'appelle madame !

Elle sort.

## SCÈNE IV.

FRÉDÉRIC, seul.

L'aimable enfant ! Oui, ce mariage doit assurer mon bonheur, et je me félicite tous les jours de la résolution que j'ai prise... Quelle différence avec sa sœur, si froide, si dédaigneuse ! Traité ainsi par Clémence ! moi qui l'aimais avec tant de sincérité ! Ah ! je l'avoue, j'éprouvai d'abord un dépit si violent, que j'ai été heureux de trouver ici même, à côté d'elle, une personne qui pût me venger de ses dédains ! Au moins elle verra que je ne suis pas inconsolable, et que, grâce au ciel, je suis complètement détaché d'elle... Oui, oui, ne songeons plus qu'à cette petite Fanny. Après tout, ne suis-je pas vraiment bien à plaindre ? une jeune personne vive, enjouée, jolie... et puisqu'il faut, pour l'épouser, marier d'abord son aînée, eh bien ! faisons tous nos efforts pour trouver un parti qui convienne enfin à mademoiselle Clémence. Grâce au ciel, je n'ai pas l'amour-propre de croire que là où j'ai échoué, personne ne puisse réussir.

Il s'assied.

## SCÈNE V.

JULES, FRÉDÉRIC.

JULES, à la cantonade. C'est bien, j'attendrai !... (*Le domestique sort. Voyant Frédéric.*) Monsieur...

Il le salue.

FRÉDÉRIC, se levant. Monsieur...

JULES. Restez donc assis, monsieur, je vous en prie.

FRÉDÉRIC. Je n'en ferai rien, monsieur, si vous ne m'en donnez l'exemple.

Ils s'assoyent.

JULES. Hem !... Monsieur attend comme moi le moment de parler à madame Delaunay ?

FRÉDÉRIC. Hem !... Non, monsieur, non.

JULES. Ah ! monsieur est de la maison ? parent ou ami ?

FRÉDÉRIC. Ami, et à ce titre, je vous demande la permission de remplacer madame Delaunay et de vous tenir compagnie.

JULES. Hem !... Voilà de charmants dessins.

FRÉDÉRIC. Hem !... C'est l'ouvrage de la fille de madame Delaunay. Monsieur est artiste peut-être ?

JULES, regardant l'album. Grand amateur, et vous ?

FRÉDÉRIC. Un profane ; avocat, rien de plus.

JULES. Avocat ?... parbleu, monsieur, puisque l'occasion se présente, rendez-moi un ser-

vice. (*Ils se lèvent.*) Je vais vous demander une consultation. Monsieur, une promesse de mariage écrite volontairement, mais dans de certaines circonstances, avec certaines intentions... vous comprenez... une promesse de cette nature est-elle un engagement qu'on ne puisse pas rompre ?

FRÉDÉRIC. Un tel acte n'a aucune valeur.

JULES. Entre les mains de la dépositaire, ce n'est qu'un autographe ?

FRÉDÉRIC. Absolument.

JULES. Et je puis en épouser une autre ?

FRÉDÉRIC. Vous êtes libre.

JULES. Monsieur, je vous suis infiniment obligé.

FRÉDÉRIC. Puis-je savoir le nom de mon client ?

JULES. Hébert, monsieur.

FRÉDÉRIC. Vous venez ici pour remettre à madame Delaunay une somme de vingt mille francs...

JULES. Provenant de la succession d'un de ses cousins... Oui, monsieur.

FRÉDÉRIC. Je croyais monsieur Hébert plus âgé.

JULES. C'est mon frère Hippolyte ; mon aîné de vingt ans... Il m'a envoyé à sa place. Aussitôt ma commission faite, je remonte en cabriolet, et si vous retournez à Paris, je serai charmé de vous offrir une place. Ne vous gênez pas avec moi... je suis sans façon et je vous prie d'agir de même.

FRÉDÉRIC. C'est aussi mon intention. Monsieur... Vous voulez donc vous marier ?

JULES. C'est surtout mon frère qui m'a donné cette idée-là... un vieux garçon fâché de l'être... Nous autres hommes, vous savez, nous ne sommes jamais pressés de nous marier... Aussi promet-il de me céder sa charge à condition que je ne suivrai pas son exemple, et comme sa santé l'oblige à la retraite, je n'ai pas de temps à perdre... Oh ! Sophie... c'est la personne à l'autographe... Sophie ne sera pas contente, mais Hippolyte sera enchanté !

FRÉDÉRIC. Et vous avez en vue quelque parti ?

JULES. Mon Dieu, non ! rien d'arrêté... Je cherche toujours.

FRÉDÉRIC. Et c'est cela, peut-être, qui vous amène dans cette maison ?

JULES. Ma foi, non ! Est-ce qu'il y a ici une demoiselle à marier ?

FRÉDÉRIC. Sans doute !

JULES. Je serais curieux de la voir !

FRÉDÉRIC. C'est aisé.

JULES. Quel âge ?

FRÉDÉRIC. Vingt ans.

JULES. Riche ?

FRÉDÉRIC. Très-riche.

JULES. C'est cela qu'il faut à mon frère... Et jolie ?

FRÉDÉRIC. Très-jolie.

JULES. C'est ce qu'il me faut... Si j'essayais ?

FRÉDÉRIC. J'ai dans l'idée que vous réussiriez.

JULES. Merci de votre bonne opinion, monsieur ; mais j'ai si peu de temps ! Il faudrait un coup de sympathie... à première vue. Du reste, je crois aux passions subites !

FRÉDÉRIC. Parbleu ! un artiste !

JULES. Mais le moyen de rester ensuite ?... je ne connais personne ici.

FRÉDÉRIC. Qu'à cela ne tienne ! Je suis au mieux dans la maison, et mes avances même vous le prouvent. (*A part.*) Au fait, famille honorable, bonnes manières, l'air distingué... (*Haut.*) Voulez-vous passer pour mon ami ?

JULES. Quoi !... vous consentiriez à me servir ?

FRÉDÉRIC. Avec chaleur !

JULES. A charge de revanche, dans l'occasion.

FRÉDÉRIC. J'accepte.

JULES. A merveille !

FRÉDÉRIC. Je vous connais depuis si longtemps !

JULES. Elevés ensemble à Sainte-Barbe !

FRÉDÉRIC. Amis !...

JULES. Amis d'enfance !... Comment t'appelles-tu ?

FRÉDÉRIC. Frédéric. Et toi ?

JULES. Jules.

FRÉDÉRIC. C'est cela !

JULES. Parbleu ! c'est original. Sophie t'arrachera les yeux, mais Hippolyte t'embrassera... Pardon, on vient ; tout est bien convenu ?

FRÉDÉRIC. Parfaitement ! (*A part.*) Voilà l'homme qu'il me fallait.

JULES, *à part.* Voilà un monsieur bien serviable.

## SCÈNE VI.

FRÉDÉRIC, M<sup>me</sup> DELAUNAY, JULES.

JULES. J'ai pris la liberté, madame, de me présenter à la place de mon frère...

M<sup>me</sup> DELAUNAY. Je sais ce qui vous amène, monsieur, et je vous prie de m'excuser si je vous ai fait attendre... mais vous étiez en bonne compagnie.

JULES. Mieux que cela, madame.

M<sup>me</sup> DELAUNAY. Comment ?

FRÉDÉRIC. Jules est mon ami !

JULES. Un camarade de collège... Elevés ensemble à Sainte-Barbe.

M<sup>me</sup> DELAUNAY. En vérité?

JULES. Comme on se retrouve!

M<sup>me</sup> DELAUNAY. Vous vous étiez perdus de vue?

FRÉDÉRIC. Tout à fait.

JULES. Au point que j'avais de la peine à le reconnaître.

FRÉDÉRIC. Après un long voyage... Mon ami revient d'Italie... Oh! c'est un amateur des beaux-arts!

M<sup>me</sup> DELAUNAY, avec empressement. Voici des dessins de ma fille...

JULES. Je les ai déjà admirés, madame.

FRÉDÉRIC. Du premier coup d'œil il les a déclarés des chefs-d'œuvre!

M<sup>me</sup> DELAUNAY, à part. Ce jeune homme paraît fort bien!

### SCÈNE VII.

FRÉDÉRIC, M<sup>me</sup> DELAUNAY, D'ERCEVILLE, JULES.

D'ERCEVILLE. Monsieur Hébert vient d'arriver, m'a-t-on dit?

M<sup>me</sup> DELAUNAY. Le voici.

D'ERCEVILLE. Eh mais! c'est le plus jeune... monsieur Jules.

JULES. Monsieur d'Erceville!

M<sup>me</sup> DELAUNAY. Vous vous connaissez?

D'ERCEVILLE. Beaucoup!

FRÉDÉRIC, à part. Diable!

D'ERCEVILLE. J'étais très-lié avec la famille de sa mère, car c'est un fils du second lit... J'ai presque surveillé son éducation à Toulouse.

JULES, répétant. A Toulouse.

FRÉDÉRIC. A Sainte-Barbe!

JULES, se reprenant. A Sainte-Barbe.

D'ERCEVILLE. Heu?

M<sup>me</sup> DELAUNAY. Mais oui; ces messieurs sont camarades de collège... élevés ensemble à Sainte-Barbe!

D'ERCEVILLE. A Sainte-Barbe!...

JULES. Et bons camarades, encore!

FRÉDÉRIC, avec intention. Toujours prêts à se rendre service.

D'ERCEVILLE, à part. Est-ce que par hasard?... (Haut.) J'oubliais en effet que depuis fort longtemps monsieur est fixé à Paris.

M<sup>me</sup> DELAUNAY. Pas tout à fait, car présentement, monsieur arrive d'Italie.

D'ERCEVILLE. D'Italie?

JULES. Beau ciel! terre magnifique!... Avec quel enthousiasme je l'ai parcourue!

D'ERCEVILLE, à part. Dans les livres, comme tant d'autres!

Frédéric, M<sup>me</sup> Delaunay, Jules, d'Erceville.

JULES.

Air : J'ai vu partout dans mes voyages.

J'ai vu d'abord dans mes voyages

Le mont Vésuve!

D'ERCEVILLE, à part.

A l'Opéra.

JULES.

Après Naples et ses beaux rivages,

J'ai vu Rome!

D'ERCEVILLE, à part.

Au Diorama.

JULES.

Des intrigues ultramontaines

J'ai vu les fils!

D'ERCEVILLE, à part.

Dans le journal.

JULES.

Et les fêtes vénitiennes!

D'ERCEVILLE, à part.

Sur le bassin du pont Royal.

JULES. Enfin, comme mon ami vous le disait, madame, j'arrive presque au débotté... c'est mon excuse pour le sans-çaçon de ma visite.

D'ERCEVILLE, à part. Allons! ils s'entendent.

M<sup>me</sup> DELAUNAY, bas à d'Erceville. Que pensez-vous de ce jeune homme?

D'ERCEVILLE. Charmant garçon!... un peu léger... aussi, on veut le marier... Famille honorable... quinze mille livres de rente, et de belles espérances! (A part.) Me voilà aussi du complet.

M<sup>me</sup> DELAUNAY, à Jules. Monsieur, votre ami ne doit partir que demain matin; veuillez lui accorder cette journée?

JULES. Tant de bonté...

FRÉDÉRIC. Il accepte, madame, et je vous remercie pour tous les deux.

D'ERCEVILLE, à part. Vivent les amoureux pour ne pas perdre de temps!

M<sup>me</sup> DELAUNAY. Voici ma fille.

Elle va au fond, au devant de Clémence.

JULES, voyant Fanny qui entre par la droite. Charmante personne!

FRÉDÉRIC. Ce n'est pas celle-là... l'autre est bien mieux!

### SCÈNE VIII.

FRÉDÉRIC, JULES, M<sup>me</sup> DELAUNAY, CLÉMENCE, FANNY, D'ERCEVILLE.

CLÉMENCE, voyant Jules. Un étranger? (A part.) Encore!

M<sup>me</sup> DELAUNAY. Monsieur Jules Hébert... un ami de monsieur Frédéric.

CLÉMENCE, saluant. Monsieur...

FANNY, à d'Erceville. Tiens! il en a déjà trouvé un!

JULES, saluant Clémence. Madame...

Frédéric, Jules, M<sup>me</sup> Delaunay, Clémence, Fanny.

FREDÉRIC, à Clémence. Un amateur distingué des beaux-arts, qui, tout à l'heure, faisait votre éloge sans vous connaître.

JULES. Et qui le fera mieux à présent qu'il vous connaît.

FANNY, à Clémence. Remercie donc, ma sœur.

JULES, à Frédéric. Ah! c'est la sœur?

FREDÉRIC, bas. Une petite fille sans conséquence.\*

M<sup>me</sup> DELAUNAY, à Jules. Monsieur, ma fille pourrait vous montrer quelques ouvrages bien supérieurs à ceux-ci.

CLÉMENCE. Ma mère...

FANNY. Et tantôt elle nous chantera ses nouvelles romances... C'est une excellente musicienne!

CLÉMENCE, bas. Fanny...

FREDÉRIC, s'inclinant. Tous les talents, tous les mérites réunis.

CLÉMENCE, à part. Et monsieur Frédéric aussi!

D'ERCEVILLE, qui a observé l'embarras de Clémence\*\*. Allons, allons! commençons par régler les affaires. Mon cher Jules, vous avez des titres, des quittances... avant mon départ, je voudrais les examiner moi-même.

M<sup>me</sup> DELAUNAY, à Jules. Veuillez nous accorder quelques instants.

JULES. Je suis à vos ordres.

FANNY, bas à Frédéric. J'ai tout compris! A la bonne heure, celui-ci est très-bien... il y a des chances!

D'ERCEVILLE. Eh bien, Frédéric?

FREDÉRIC. Ne puis-je me dispenser?...

D'ERCEVILLE. Votre présence nous est nécessaire... un avocat!... Ne quittez pas votre jeune ami... on n'en retrouve pas tous les jours de pareils.

FREDÉRIC. C'est juste! Eh bien, Jules?

JULES. Allons, Frédéric!

CHOEUR.

A des soins nécessaires

Consacrons un instant;

Mais après les affaires.

Le plaisir nous attend!

FREDÉRIC. Eh bien, Jules, donne-moi le bras. (Ils se donnent le bras, et arrivés à la porte se font des politesses.) Après vous, monsieur, s'il vous plaît.

## SCÈNE IX.

CLÉMENCE, FANNY.

FANNY, à part. Il faut que je le recom-

\* M<sup>me</sup> Delaunay, Frédéric, Jules, Clémence, Fanny, d'Erceville.

\*\* M<sup>me</sup> Delaunay, Clémence, Jules, d'Erceville, Frédéric, Fanny.

mande... (Haut.) Il est très-bien, ce jeune homme-là... bonnes manières... bon ton... Encore un!... tu es bien heureuse!

CLÉMENCE, feuilletant l'album par co-  
tendance. Que veux-tu dire?

FANNY. Que, selon toute apparence, ce jeune homme vient ici avec des idées...

CLÉMENCE, souriant. Vraiment!

FANNY. Celles qu'ils ont tous dans une maison où il y a des demoiselles... qu'est-ce que je dis donc?... une demoiselle, car je ne compte pas, et cela ne regarde que toi seule. Comment! tu ris?

CLÉMENCE. Pardon, ma chère Fanny... mais tu me dis ça d'un petit air piqué... qui est si drôle!

FANNY. Moi, piquée? pas le moins du monde!

CLÉMENCE. Et tu aurais bien tort... De quoi te plaindrais-tu, mon Dieu? toi, si libre, si tranquille!... Les jeunes gens que nous voyons chez ma mère n'y viennent encore que pour moi, c'est vrai; mais console-toi, ce sera bientôt ton tour... Va, c'est un triste privilège que le mien! être sans cesse présentée à des étrangers, obligée d'affecter une extrême réserve pour atténuer l'effet des empressements de ma mère... Et sais-tu ce qui en résulte? C'est une prévention excessive, souvent injuste, contre tous ceux qui prétendent à me plaire... oui, c'est un premier mouvement dont je ne suis pas maîtresse, et qui me semble inspiré par le sentiment de ma dignité.

FANNY. C'est égal, je trouve qu'un prétendant a toujours son mérite; celui-ci, par exemple, pourquoi ne te plairait-il pas? il me plaît bien, à moi.

CLÉMENCE, riant. Ah!

FANNY. Écoute donc, un beau-frère qui se présente bien, c'est toujours agréable... en attendant mieux... Eh bien, tu ris encore?

CLÉMENCE. Enfant!

FANNY. Enfant! Je pourrais là-dessus te répondre des choses... mais, non; j'aime mieux te laisser, car je n'y tiendrais pas, et alors... (A part.) Adieu, mon secret.

CLÉMENCE. Quoi! tu me quittes ainsi?

FANNY. C'est encore pour m'occuper de toi. Je vais envoyer nos lettres d'invitation pour notre bal du vingt-trois, le jour de ma fête... mais, n'importe... ces choses-là sont toujours à l'intention de la sœur aînée.

CLÉMENCE. Fanny!

FANNY, lui faisant la révérence. Made-  
moiselle...

CLÉMENCE. Mais...

FANNY. Je connais mes devoirs!

Elle sort.

## SCÈNE X.

CLÉMENCE, seule.

Écoute donc?... J'aurais voulu m'expliquer avec elle, mais elle me fuit. Si elle savait combien j'ai été punie de cette fierté qu'on me reproche, et qui a dicté certains refus... peut-être bien précipités... Je me rappelle toujours la première visite de monsieur Frédéric... Quelle froideur je lui ai montrée! quelle sottise hauteur! Qu'aura-t-il d'abord pensé de moi?... Mais heureusement, je le vois, il a réfléchi qu'un refus n'a rien de blessant quand il s'adresse à quelqu'un que l'on connaît à peine... son retour dans cette maison en est la preuve... Que je lui salue gré de ne pas s'être découragé!... et pour éviter qu'il ne me soupçonne de coquetterie, quand ce monsieur viendra, car je suis sûre qu'on va me l'envoyer... justement, je l'aperçois.

## SCÈNE XI.

CLÉMENCE, JULES.

JULES, à part. Elle est seule, et puisque monsieur d'Erceville m'assure que c'est à elle de décider... (*Haut*) Mademoiselle...

CLÉMENCE. Est-ce que les affaires sont déjà terminées au salon?

JULES. On recueille les signatures.

CLÉMENCE. La mienne est nécessaire...

JULES. Ah! de grâce! un moment... Je me suis échappé le premier pour avoir le plaisir de vous revoir un instant. Devant partir demain avec mon nouvel ami... c'est-à-dire mon ancien ami Frédéric...

CLÉMENCE. Il part demain?

JULES. Hélas! mademoiselle, il ne me reste qu'un jour pour admirer vos grâces... votre esprit...

CLÉMENCE, à part. Nous y voilà. (*Haut*) De l'esprit, dites-vous? ma sœur en a bien plus que moi.

JULES. Oh! je suis loin de nier le mérite de mademoiselle votre sœur; mais ce que l'on m'a dit de vous...

CLÉMENCE. On aurait dû d'abord vous parler d'elle.

JULES. Mais c'est elle-même qui fait votre éloge.

CLÉMENCE. Elle est si bonne!

JULES. Permettez... je sais que vos talents...

CLÉMENCE. Vous ne connaissez pas ceux de ma sœur.

JULES. Il est du moins des avantages dont je puis juger par mes propres yeux...

CLÉMENCE. Oh! ma sœur sera bien belle un jour!

JULES, à part. Si la conversation continue sur ce ton-là, nous aurons de la peine à nous entendre. (*Haut*) Voulez-vous me permettre, mademoiselle, de m'expliquer avec franchise?

CLÉMENCE. Volontiers.

JULES. Autrefois, M. d'Erceville m'a beaucoup parlé de votre famille, et je suis venu ici avec quelques intentions. J'aime le monde comme futur agent de change, j'adore les beaux-arts quoique futur agent de change. On me trouve un peu léger, un peu étourdi; aussi mon frère voudrait-il me fixer par un mariage honorable, et...

CLÉMENCE. C'est comme ma sœur.

JULES. Encore?

CLÉMENCE. Vive, enjouée, destinée à briller dans le monde par mille qualités heureuses... et je tiendrais à la marier moi-même.

JULES. Vous qui devez la précéder?

CLÉMENCE. Il n'importe! si je trouvais un mari qui lui convint, je renoncerais en sa faveur à tous mes droits d'aînesse.

JULES, à part. Décidément elle me renvoie à l'autre.

CLÉMENCE.

Air : *Ces fleurs.*

Je serais capable vraiment  
De me sacrifier pour elle.

JULES, à part.

C'est un assaut de dévouement,  
Par assurance mutuelle.

Ainsi, de l'une à l'autre sœur,  
Ballotté par des mains discrètes,  
J'ai l'air, ma parole d'honneur,  
D'un volant entre deux raquettes.

CLÉMENCE, à part. J'espère que Fanny sera contente de moi.

JULES. Je vous ferai observer, mademoiselle, que ma position est assez singulière; l'éloge que vous me faites de votre sœur, on me l'a fait de vous ce matin, et à peu près dans la même intention.

CLÉMENCE. Comment! on vous aurait conseillé...

JULES. Rien que je ne fusse prêt à faire de moi-même; mais enfin l'on m'avait encouragé à vous adresser mes hommages.

CLÉMENCE. Ma famille, sans doute?

JULES. Non, mademoiselle.

CLÉMENCE. Qui donc?

JULES. Mon ami Frédéric.

CLÉMENCE. Lui?

JULES. Certainement! et si je parais coupable de présomption, n'en accusez que lui seul, qui m'avait flatté du succès.

CLÉMENCE. Ah! je ne puis croire...



JULES. Tenez, mademoiselle, il vous dira lui-même à quel point il s'y intéresse.

## SCÈNE XII.

FRÉDÉRIC, JULES, CLÉMENCE.

FRÉDÉRIC. Mademoiselle, on vous demande au salon.

CLÉMENCE, *qui s'est assise à droite*. Tout à l'heure, monsieur.

FRÉDÉRIC, *bas à Jules*. Eh bien ?

JULES, *bas*. Eh bien ! j'ai bonne espérance ; si ce n'est pas celle-ci, ce sera l'autre !

FRÉDÉRIC, *bas*. Quelle autre ?

JULES, *bas*. La petite sœur sans conséquence.

FRÉDÉRIC. Comment ?

JULES. C'est qu'elle est fort jolie aussi.

FRÉDÉRIC, *riant*. Quelle idée !

JULES. Ecoutez donc, vous m'avez mis le mariage en tête, et je ne sortirai pas d'ici célibataire.

FRÉDÉRIC. Mais...

JULES. Parlez en ma faveur... Que diable ! un vieux camarade... Je vous attends au jardin.

Il sort.

## SCÈNE XIII.

FRÉDÉRIC, CLÉMENCE, *assise*.

FRÉDÉRIC, *à part*. Allons ! parlons pour lui, puisqu'il le veut ! C'est singulier ! je ne puis me trouver seul avec elle sans émotion... quelle folie !

CLÉMENCE. Enfin, monsieur ! vos confidences sont terminées !

FRÉDÉRIC, *avec contrainte*. Pardon, mademoiselle, c'est que le pauvre jeune homme s'éloigne désespéré.

CLÉMENCE. En vérité !

FRÉDÉRIC. Il paraît que votre vue a fait sur lui une impression...

CLÉMENCE. En si peu de temps !

FRÉDÉRIC. Je n'en suis pas étonné.

CLÉMENCE. Il fallait que d'avance on l'eût prévenu en ma faveur.

FRÉDÉRIC. C'est possible... son frère... M. d'Erceville.

CLÉMENCE, *piquée*. Et quelque autre personne qui l'aura complaisamment mis au fait de mon caractère, de mes goûts.

FRÉDÉRIC. Quoi ! l'indiscret vous aurait avoué...

CLÉMENCE. L'indiscret, monsieur, me pa-

rait être celui qui a profité de l'intimité d'une famille, qui depuis deux mois ne nous quitte pas, qui nous entoure de soins et d'attentions, apparemment pour mieux m'étudier, et pour faire part à un autre de ses observations.

FRÉDÉRIC. Ah ! mademoiselle, loin de moi de pareils calculs ! j'ai pu lui faire votre éloge, lui dire même que votre cœur était libre.

CLÉMENCE, *vivement*. En effet, monsieur, je n'aime personne.

FRÉDÉRIC. Et alors, comme c'est un jeune homme plein de mérite, très-gai, très franc, très-aimable...

CLÉMENCE. Il vous a pris pour avocat ?

FRÉDÉRIC. Et me voilà plaidant sa cause.

CLÉMENCE, *ironiquement*. Avec talent.

FRÉDÉRIC. Avec conscience.

CLÉMENCE. Si bien que l'on pourrait croire que vous y avez un intérêt...

FRÉDÉRIC. Eh bien... s'il était vrai, mademoiselle, si j'en avais un...

CLÉMENCE. Vous ?

FRÉDÉRIC. Si quelque raison secrète me portait à vouloir connaître aujourd'hui vos idées, vos dispositions...

CLÉMENCE, *troubée, à part*. Quoi ! ce serait une épreuve ?

FRÉDÉRIC. Vous pardonneriez à un embarras bien naturel... Enfin, je dois vous expliquer ma conduite. Après ce qui s'est passé, après le refus dont j'ai été l'objet et que je méritais sans doute, ce sera même vous donner une preuve d'estime que vous confier mon secret.

CLÉMENCE, *se levant*. Ah ! vous avez un secret ?

FRÉDÉRIC. Depuis longtemps ; mais une sorte de délicatesse arrêta mon aveu.

CLÉMENCE. Parlez !

FRÉDÉRIC. Eh bien ! au moment de quitter votre famille, je sens plus que jamais combien il me serait doux d'en faire partie.

CLÉMENCE, *à part, avec joie*. Qu'entends-je ?

FRÉDÉRIC. Malgré des préventions dont j'ai fait la triste expérience, je vous crois bonne, sensible, et quoiqu'on nous ait dit de nous défier de vous et de vous cacher nos projets...

CLÉMENCE. Comment ?

FRÉDÉRIC. Oui, elle-même... Elle avait la folie de vous craindre presque autant que madame Delannay.

CLÉMENCE. De qui parlez-vous donc ?

FRÉDÉRIC. N'ai-je pas nommé votre sœur, mademoiselle Fanny.

CLÉMENCE, *stupéfaite*. Fanny !  
FRÉDÉRIC. Sans doute... c'est à sa main  
que j'ose prétendre.

CLÉMENCE. Ma sœur !  
FRÉDÉRIC. Repoussé par vous, j'ai trouvé  
un asile dans sa bonté.

CLÉMENCE. Quoi ! lorsque vous veniez  
ici... tous les jours... c'était... (*A part.*)  
O ciel !... (*Haut.*) Et ma mère !...

FRÉDÉRIC. Votre mère l'ignore. Comme  
elle ne veut marier votre sœur qu'après vous,  
j'ai été forcé de lui cacher...

CLÉMENCE. Je comprends... je comprends  
tout ! Et j'étais là... moi, comme un obsta-  
cle... je vous gênais.

FRÉDÉRIC. Ah ! mademoiselle !  
CLÉMENCE, *avec une colère croissante*. Et  
pour vous en délivrer...

FRÉDÉRIC. Ah ! croyez...  
CLÉMENCE. On me propose... que dis-je ?  
on me jette à tout hasard le premier venu...  
qu'importent mon bonheur, mes sentiments,  
mon avenir ? daigne-t-on s'embarrasser de si  
peu de chose ?

FRÉDÉRIC. De grâce...  
CLÉMENCE, *hors d'elle-même*. Non, mon-  
sieur, il n'en sera pas ainsi !

FRÉDÉRIC. Au nom du ciel ! pourquoi tant  
de colère ?

*Madame Delaunay paraît.*

CLÉMENCE. Ah ! ma mère ! ma mère !  
FRÉDÉRIC. Mais c'est de la haine, cela !

SCÈNE XIV.

FRÉDÉRIC, M<sup>me</sup> DELAUNAY, CLÉMENCE.

M<sup>me</sup> DELAUNAY. Qu'est-ce donc ? qu'y a-t-  
il ? et d'où vient cette agitation !

FRÉDÉRIC. Je suis le premier à m'en éton-  
ner, madame. Je viens de confier à mado-  
moiselle ce que j'aurais dû sans doute vous  
révéler d'abord, mes prétentions à la main  
de votre plus jeune fille.

M<sup>me</sup> DELAUNAY. Qu'entends-je ? O ciel !  
*une pareille confiance à une sœur aînée !*

FRÉDÉRIC. Mais je ne vois pas...  
M<sup>me</sup> DELAUNAY, *avec éclat*. Et l'amour-  
propre, monsieur, et l'amour-propre !...

CLÉMENCE. Oui, c'est cela... ma fierté  
justement blessée...

M<sup>me</sup> DELAUNAY. Ah ! je me rappelle, moi,  
quand on m'a appris le mariage de ma sœur  
aînée, je souffrais... j'étais pourpre !... et  
cette petite fille qui s'avisait d'imiter

Mais, madame...

SCÈNE XV.

FRÉDÉRIC, FANNY M<sup>me</sup> DELAUNAY,  
D'ERCEVILLE, CLÉMENCE.

M<sup>me</sup> DELAUNAY. Ah ! vous voilà, mademoi-  
selle !... Approchez ! je sais de vos nouvelles ;  
de quoi vous mêlez-vous ? à votre âge ! un  
roman complet, avec intrigue d'amour, mys-  
tère...

D'ERCEVILLE. Mais, ma chère dame...

M<sup>me</sup> DELAUNAY. Eh ! monsieur !

CLÉMENCE. Ma mère !

M<sup>me</sup> DELAUNAY, *passant vers Clémence*.  
Rassure-toi, mon enfant. Je m'entends pas  
que tu sois victime...

FANNY. Comment, victime ! eh bien, et le  
monsieur de ce matin... est-ce qu'elle le refa-  
serait comme les autres ?

M<sup>me</sup> DELAUNAY, *à Fanny*. On vous deman-  
dera votre avis !

FANNY. Mais, maman, il me semble, avec  
votre permission...

M<sup>me</sup> DELAUNAY. Taisez-vous.

FANNY, *à part*. Ah ! mon Dieu ! voilà en-  
core mon établissement retardé ! quelle mé-  
chanceté ! quel mauvais cœur !

*D'Erceville tâche de la calmer.*

M<sup>me</sup> DELAUNAY. Il est temps que tout ren-  
tre dans l'ordre. Fanny, suivez-moi. (*À Fré-  
déric.*) Monsieur, je me vois forcée d'ajour-  
ner mon invitation... (*À Clémence.*) Viens,  
mon enfant !... pour te protéger, il te reste  
ta mère !

ENSEMBLE.

*Trio de l'Image.*

M<sup>me</sup> DELAUNAY.

Ah ! l'on n'est pas maîtresse  
Du trouble de son cœur :  
Par ma propre faiblesse  
J'ai compris sa douleur.

FRÉDÉRIC.

Eh quoi ! tant de faiblesse !  
Tant de trouble en son cœur !  
D'où vient que je la blesse  
En parlant de sa sœur ?

CLÉMENCE.

Que n'ai-je été maîtresse  
Du trouble de mon cœur !  
De le fuir je m'empresse,  
Pour cacher ma douleur.

*D'Erceville et Fanny.*

Elle n'est pas maîtresse  
Du trouble de son cœur ;  
Pourquoi tant de faiblesse  
Et d'où vient sa douleur ?

*Madame Delaunay sort avec Clémence et Fanny,  
qu'elle fait passer devant elle.*

SCÈNE XVI.

D'ERCEVILLE, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC. Quel éclat ! quelle colère ! elle a  
gardé toutes ses préventions contre moi !

D'ERCEVILLE. Aussi quelle indiscrétion ! après nos conventions de ce matin !

FRÉDÉRIC. Moi qui l'avais jugée si différente d'elle-même ! la bonté de son cœur, l'élevation de son esprit... voilà, je m'en souviens, ce qui m'avait charmé en elle ! il y a là quelque chose d'extraordinaire.

D'ERCEVILLE. Je conviens que je ne la reconnais plus ; mais rassurez-vous ; je vais lui parler sévèrement.

FRÉDÉRIC, l'arrêtant. Non ! de grâce, ne la contraignez pas... respectons jusqu'à ses injustices.

D'ERCEVILLE. Non, non ! que diable ! un vieil ami a des droits ; il faudra bien qu'on entende raison.... Jusques-là croyez-moi, laissez passer l'orage... Ah ! il y a encore ce jeune homme qui attend au jardin ; je me charge de le prévenir.... que d'affaires !.... Allez ! ne restez pas plus longtemps.

FRÉDÉRIC. Adieu, monsieur. (*Prenant son chapeau.*) Ah ! de tous les regrets, le plus amer, je crois, c'est de voir qu'on s'est trompé sur certaines personnes. Allons.

## SCÈNE XVII.

FANNY, FRÉDÉRIC.

FANNY, entr'ouvrant la porte à gauche. Pat ! pat ! vous êtes seul ?

FRÉDÉRIC. Oui.

FANNY. Nous sommes sauvés !... (*Mystérieusement.*) Elle aime quelqu'un.

FRÉDÉRIC. Comment ?

FANNY. Chut !... Je le disais bien... On ne refuse pas ainsi tout ce qu'il y a de mieux sans avoir des motifs graves... Or, qu'est-ce qu'un motif grave, je vous le demande, si ce n'est une inclination ?

FRÉDÉRIC. Que dites-vous ?

FANNY. Seulement, dans notre position, si elle aime quelqu'un et qu'elle ne veuille pas le nommer, c'est absolument comme si elle n'aimait personne.

FRÉDÉRIC. Mais, au nom du ciel, qui peut vous faire croire ?...

FANNY. Ce matin, en entrant dans son pavillon d'étude, j'avais vu Clémence se lever précipitamment, rougir en m'embrassant, et serrer quelque chose dans un tiroir que j'ai bien remarqué ; et tout à l'heure il m'est venu comme une inspiration. Cet objet mystérieux qui l'occupe dans son atelier, ce ne peut être qu'un portrait, me suis-je dit ; le portrait de celui qu'elle aime... quel coup du ciel ! Le secret que je cherchais était là... Il fallait le trouver... s'en emparer... et le voici.

Elle montre une boîte.

FRÉDÉRIC. Est-il possible !

FANNY. C'est bien une boîte à portrait.

FRÉDÉRIC. Quelle indiscrétion ! Au moins vous ne l'avez pas ouverte ?

FANNY. Non, mais je vais la remettre à ma mère, qui l'ouvrira elle-même.

FRÉDÉRIC. Y pensez-vous ? livrer son secret, peut-être !

FANNY. Pour son honneur. D'ailleurs, ce matin, elle a bien livré le nôtre... chacun son tour.

Fausse sortie.

FRÉDÉRIC, la retenant. Ah ! de grâce !

La boîte tombe et s'ouvre.

FANNY. Que vous êtes maladroit ! tenez !

FRÉDÉRIC, l'arrestant. Ciel ! qu'ai-je vu !

FANNY. Vous l'avez vu ?

FRÉDÉRIC, refermant la boîte. Oui... !

FANNY. Qu'est-ce que c'est ?

FRÉDÉRIC. Rien...

FANNY. Comment, rien ?...

FRÉDÉRIC. Un portrait de fantaisie... vous vous trompiez.

FANNY. Par exemple !... J'aurais pourtant bien juré... car, enfin, son trouble, son agitation... si vous aviez vu comme moi...

FRÉDÉRIC. Non, vous dis-je, non... Replacez vite cette boîte... ou plutôt... on pourrait vous surprendre...

FANNY. C'est vrai... Dans cette allée, ce jeune homme avec M. d'Erceville.

FRÉDÉRIC. Eh bien... plus tard... plus tard... Retournez auprès de votre sœur... qu'elle ne se doute de rien... allez !

Elle sort à droite.

## SCÈNE XVIII.

FRÉDÉRIC, seul.

Moi ! c'était moi ! elle m'aimerait ! oui... ce portrait, et tantôt son embarras, sa colère... Ah ! d'où me vient cette joie, ce transport ?... Clémence ! chère Clémence !... Je vois enfin clair dans mon âme !... Cet amour, oh ! je le sens, cet amour, que ses dédains avaient glacé, se réveille plus fort, plus impérieux que jamais ! ou plutôt, il n'a jamais cessé d'exister !... A chaque parti qui se présentait, quelle inquiétude secrète ! à chaque refus, quelle joie involontaire ! elle !... l'idole de mes premiers rêves !

Air : Un page.

Ah ! c'était encor son image  
Que je poursuivais dans sa suite

Et quand l'une avait mon hommage,  
L'autre avait conservé mon cœur.  
Comme un miroir offert à ma tendresse,  
Sa jeune sœur dut m'attirer un jour;  
Mais tout en changeant de maîtresse,  
J'étais fidèle à mon amour!

Et j'ai été assez cruel pour briser ce cœur  
qui m'appartenait! Mais mon Dieu! serait-il  
trop tard? et cette découverte d'un si grand  
bonheur ne me laissera-t-elle qu'un regret  
éternel? Comment faire? Fanny, si loin de  
se douter...

## SCÈNE XIX.

JULES, FRÉDÉRIC.

JULES. Ah! modèle des amis! je vous re-  
trouve enfin!

FRÉDÉRIC. A l'autre!

JULES. Que je vous remercie, mon cher  
monsieur, de m'avoir introduit dans cette  
maison! Quelle intéressante famille! et que  
je serais heureux d'en faire partie!

FRÉDÉRIC. Plait-il, monsieur? Vous per-  
sisteriez?...

JULES. Plus que jamais, mon cher mon-  
sieur; décidément me voilà amoureux, et tel  
que vous me voyez, je viens de faire ma de-  
mande à madame Delaunay.

FRÉDÉRIC. Votre demande, monsieur?...  
Quoi!... se peut-il?...

JULES. Une demande officielle et pres-  
sante. Ah! Sophie sera furieuse, mais...

FRÉDÉRIC. Comment, monsieur, vous osez  
prolonger cette plaisanterie?

JULES. Une plaisanterie...

FRÉDÉRIC. Fort mauvaise assurément!

JULES. Permettez-moi de n'être pas de  
votre avis, et sans les obligations que je vous  
ai....

FRÉDÉRIC, avec colère. Qu'à cela ne tienne,  
monsieur; mais je ne souffrirai pas que vos  
importunités persécutent mademoiselle Clé-  
mence!

JULES. Mais, monsieur, il ne s'agit pas de  
mademoiselle Clémence...

FRÉDÉRIC. Plait-il? hein? il ne s'agit pas...

JULES. Eh! non, vraiment! puisqu'elle  
m'a refusé! Ce n'est pas elle...

FRÉDÉRIC. Ce n'est pas elle?

JULES. Non; c'est l'autre, la petite.

FRÉDÉRIC. Fanny?

JULES. Eh oui!

FRÉDÉRIC, lui sautant au col. Ah! mon  
cher monsieur, quel bonheur! Pardonnez-  
moi...

JULES. Plait-il?

FRÉDÉRIC. Ah! vous avez raison, elle est  
charmante, pleine de mérite, de grâces, de  
talents...

JULES. Vous m'approuvez donc?

FRÉDÉRIC. Si je vous approuve!...

JULES. Vous parlerez pour moi?

FRÉDÉRIC. Tenez, tenez, la voilà, parlez-  
lui vous-même.

JULES. A la bonne heure, je le reconnais...  
Voilà toute sa chaleur revenue!

## SCÈNE XX.

FRÉDÉRIC, JULES, FANNY.

FANNY, à part. Je ne sais que penser du  
trouble de Clémence... (Apercevant Jules.)  
Ah! monsieur!...

FRÉDÉRIC, bas à Jules. Avancez!

JULES, à Fanny. Mademoiselle... (A Fré-  
déric.) C'est un peu embarrassant! (Haut.)  
Mon caractère ne vous est pas encore connu,  
mademoiselle, mais peut-être gagnera-t-il à  
se faire connaître; ce que je pense, je le dis  
tout de suite et tout haut, et pour répéter ici  
ce que je viens de déclarer à madame votre  
mère, sachez que vos grâces naïves ont dès la  
première vue produit sur moi la plus vive  
impression.

FANNY. Vous dites, monsieur?...

JULES. Oh! je conçois votre surprise... on  
m'avait dit d'abord de m'adresser à votre  
sœur aînée, mais c'est vous seule qui m'avez  
charmé.

FANNY. Moi? (A part.) Ils me viennent  
tous à présent!

JULES. J'ai un rival, on me l'a dit, un  
rival que je déteste d'avance!... qu'importe?  
Permettez-moi de lui disputer votre main,  
car je suis sûr qu'il n'est pas digne de vous.

FRÉDÉRIC, bas à Jules. Bien!

FANNY. Je ne sais où j'en suis! Comment!  
monsieur, vous parlez ainsi devant...

JULES. Devant mon ami, mon intime ami,  
élevé ensemble à Sainte-Barbe! N'est-ce pas,  
cher ami, tu connais le fond de mon cœur,  
tu m'encourages... Il m'encourage, made-  
moiselle!...

FANNY. Lui! mon prétendu!

JULES. Votre prétendu! se peut-il? (A  
Frédéric.) Comment, monsieur!...

FRÉDÉRIC, bas. Allez toujours.\*

JULES. Par exemple! Je n'y suis plus du  
tout!... La singulière maison!

FANNY, à Frédéric. Eh quoi! monsieur  
Frédéric, vous écoutez tout cela de sang-froid?

FRÉDÉRIC. Mademoiselle...

FANNY. Mais vous voilà interdit, presque  
troublé, comme ma sœur était tout à l'heure,

\* Jules, Frédéric, Fanny.

pendant que je lui parlais de nos projets...  
Que signifie?...

JULES. Oui! que signifie?...

FRÉDÉRIC, *bas à Jules*. Chut! (*Haut*.) Mon Dieu, mademoiselle, c'est que les circonstances sont bien changées. Que diriez-vous, par exemple, si une nouvelle... que je viens d'apprendre à l'instant même... me forçait d'ajourner mes prétentions et de suspendre ma recherche?...

JULES. Sa recherche!...

FRÉDÉRIC. Pendant... que sais-je? pendant deux ou trois ans?

FANNY. Deux ou trois ans... Ah! mon Dieu! que c'est long!

FRÉDÉRIC. Oui, c'est bien long, et je ne puis exiger de votre patience...

FANNY, *vivement*. Non, certes, n'y comptez pas!

FRÉDÉRIC, *à Jules*. Elle ne m'aime pas, Dieu soit loué!

JULES. Je l'espère bien...

FRÉDÉRIC. Vous le voyez, hélas! ce que j'ai de mieux à faire, mademoiselle, c'est de me sacrifier au bonheur de mon ami.

JULES. Ah! bien! bien!

FANNY, *l'examinant*. Vous vous sacrifiez à son bonheur? eh bien, et le vôtre, monsieur? car enfin, vous renoncez à moi, ça n'est pas naturel, n'est-ce pas monsieur? et il me faut absolument une explication...

FRÉDÉRIC. Soit!... je ne craindrai pas de vous dire la vérité, à vous qui êtes si bonne, et qui aimez tant votre sœur.

FANNY. Ma sœur?... oh oui!... Eh bien?

FRÉDÉRIC. Eh bien, un seul mot suffira pour vous instruire...

JULES, *à part*. Ah!... voyons...

FRÉDÉRIC. Et pour vous faire tout comprendre.

JULES, *demême*. Nous allons comprendre...

FRÉDÉRIC. Ce portrait que tantôt j'ai surpris...

FANNY. Eh bien!... achevez... ce portrait?

FRÉDÉRIC. C'était le mien!...

FANNY. Ah!...

JULES. Ah!...

FANNY. Comment... c'était le vôtre?

JULES. Comment mon ami, c'était...

FANNY. Ah! j'y suis à présent!

JULES. Ah! j'y... mais non! c'est que je n'y suis pas encore!...

## SCÈNE XXI.

JULES, FRÉDÉRIC, D'ERCEVILLE,  
FANNY.

D'ERCEVILLE. Bonne nouvelle! mes amis, bonne nouvelle! tout est arrangé, soyez contents.

FRÉDÉRIC. Quoi donc?

FANNY. Qu'y a-t-il?

D'ERCEVILLE. J'ai décidé le mariage!

FRÉDÉRIC. Hein? quel mariage?

D'ERCEVILLE. Le vôtre! vous épousez Fanny!

FRÉDÉRIC. Ciel!

FANNY. Moi!

JULES. Lui! par exemple!

D'ERCEVILLE. Eh bien, vous ne me remerciez pas?

FANNY. Ah! ce n'est pas possible!

D'ERCEVILLE. Oh! j'ai eu de la peine, mais j'ai tant pressé votre mère, et Clémence elle-même m'a si bien secondé...

FANNY. Clémence?

D'ERCEVILLE. Eh! oui, elle se repent, elle est bien changée, allez! et tenez, la voici.

## SCÈNE XXII.

JULES, FRÉDÉRIC, FANNY, CLÉMENCE,  
M<sup>me</sup> DELAUNAY, D'ERCEVILLE.

CLÉMENCE, *à part*. Encore lui!

M<sup>me</sup> DELAUNAY. Elle a cédé ses droits! quelle imprudence! mais puisqu'elle le veut absolument...

FANNY, *à Clémence*. Eh quoi! ma sœur, tu consentirais...

CLÉMENCE, *avec contrainte*. Eh mais... sans doute... avec joie.

FANNY. Avec joie!... mais tantôt!...

CLÉMENCE. Un caprice, une jalousie pué-  
rile, que sais-je?... J'en suis honteuse; tiens,  
n'en parlons jamais.

FANNY. Ainsi, c'est pour assurer mon bon-  
heur...

CLÉMENCE. Oui... le tien... le nôtre...  
celui de... tout le monde...

Elle se détourne.

FANNY. Et tu ne m'embrasses pas?

CLÉMENCE, *se laissant embrasser*. Fanny!

FANNY, *à part*. Une larme!... Ah! pauvre  
Clémence! (*Eclatant de rire*.) Ah! ah! ah!

TOUS. Qu'est-ce donc?

M<sup>me</sup> DELAUNAY. Hein? qu'y a-t-il, mado-  
moiselle?...

FANNY. Pardon, maman, pardon ma sœur.  
Ah! ah! comment! vous avez tous pris cela  
au sérieux?

M<sup>me</sup> DELAUNAY. Que dit-elle?

FANNY. Ma foi, monsieur Frédéric, mon-  
sieur d'Erceville, je crois qu'il est inutile de  
prolonger ce badinage.

D'ERCEVILLE. Un badinage!

FANNY. Nous pouvons bien l'avouer, à pré-  
sent que tout est fini?

D'ERCEVILLE. Qu'est-ce qui est fini ?

M<sup>me</sup> DELAUNAY. Ah ça, mademoiselle...

FANNY. Vous allez me gronder, demain, et toi, ma bonne sœur, pardonne-moi... Tu le sais, je doutais un peu de ton affection, et douter d'une sœur, c'est affreux ! alors, j'ai voulu t'éprouver, et pour cela, j'ai fait semblant d'être pressée de me marier... Oh ! je ne l'étais pas du tout.

D'ERCEVILLE. Ah !

FANNY. Du tout, du tout... J'ai fait semblant aussi d'avoir un prétendu.

CLÉMENTCE. Que dis-tu ?

M<sup>me</sup> DELAUNAY. Voyez-vous cela ?

FANNY. De son côté, monsieur Frédéric, refusé par toi un peu légèrement, voulait savoir si tu lui préférerais un rival, et à nous deux, nous t'avons un peu pressée... Mais lui... c'était bien à contre-cœur qu'il me faisait la cour ; car c'est toi, Clémence, toi seule qu'il a toujours aimée.\*

FRÉDÉRIC. Ciel !

CLÉMENTCE. Qu'entends-je !

M<sup>me</sup> DELAUNAY. Quoi ! ce qu'elle dit là...

FRÉDÉRIC. C'est la vérité, madame.

JULES. Ah !... j'y suis, j'ai servi à l'épreuve !...

FRÉDÉRIC, à Clémence. Douteriez-vous encore ?... et dois-je craindre un second refus ?...

CLÉMENTCE. Ah ! j'ai trop souffert du premier !...

FRÉDÉRIC. Chère Clémence !

Il lui baise la main.

\* Jules, Frédéric, Clémence, Fanny, M<sup>me</sup> Delaunay, d'Erceville.

CLÉMENTCE, à Fanny. Ma bonne petite sœur !

M<sup>me</sup> DELAUNAY, embrassant Fanny. Charmante enfant !...

D'ERCEVILLE, d part. Elle appelle cela une enfant !... Dieu ! comme elle mènera son mari !...

JULES, sautant. Madame, daignez-vous m'accorder la main de mademoiselle Fanny ?

M<sup>me</sup> DELAUNAY. Monsieur, d'après les renseignements que votre ami intime m'a donnés sur vous...

D'ERCEVILLE, bas. Et d'après les miens...

FRÉDÉRIC. Eh bien, Jules, votre frère sera content.

JULES. Oui, mais Soph...

FRÉDÉRIC. Chut !... (*Rendant en cachette le portrait à Fanny, qui est revenue près de lui.*) Tenez, chère petite belle-sœur, vous remettrez ce portrait à sa place.

FANNY. Elle vous le rendra.

CHOEUR FINAL.

Air :

Avec ordre et sagesse  
Attendons notre tour,  
Et que le droit d'aînesse  
Soit la loi de l'amour !

FANNY, au public.

Air : *J'en guette un petit.*

Je sais trop qu'une sœur cadette  
Attend son tour et ne marquera pas ;  
A mon aînée, en personne discrète,

Je dois d'abord céder le pas ;  
Aussi, messieurs, contre un destin funeste,  
Quand nous avons besoin de tant d'amis...  
J'en cherche ici beaucoup pour elle... et puis  
Quelques-uns pour moi, s'il en resta.

REPRISE DU CHOEUR.

FIN.

